

Contre *les intellectuels*

S'apercevoir que la vie est plus importante que la pensée, cela signifie être un homme de lettres, un intellectuel ; cela signifie que sa pensée n'est pas devenue vie.

Cesare Pavese

Ce n'est pas tout que de pouvoir ouvrir des livres : il faut qu'un livre vous ouvre.

Pierre Peuchmaurd

La main à plume vaut la main à charrue. – Quel siècle à mains !

Arthur Rimbaud

Vincent Teixeira*

Aux fulminations de Rimbaud, et à l'aune du siècle suivant, qui aura vu pulluler les intellectuels et les plumes – le fait d'écrire étant devenu un métier, presque technicien, comme un autre – on pourrait ajouter : quel siècle à plumes ! Et les jeux de mots n'étant pas qu'un jeu, recouvrant souvent un sens mystérieux, ou clair, c'est au-delà de la plaisanterie que je lis par exemple cet aphorisme de Pierre Peuchmaurd : « Peut-on vivre de sa plume sans l'avoir dans le cul ? » Ou tel autre : « Il faut faire attention : avoir le vent en poupe, c'est l'avoir dans le cul. » Donc méfiance (intellectuelle, éthique) et souci d'hygiène (au-delà du cul), car parler (et penser) est aussi

* 福岡大学人文学部教授

avoir le souci, pas tellement de ne pas avoir *les mains sales*, mais plutôt de se garder la bouche propre. Écrivain ou non, *l'intellectuel français* tient la plume, se salit rarement les mains ; quant à se soucier vraiment des pouvoirs de la parole et de la pensée, l'éventail des avatars est immense – même si, en surface, l'espace public grouille de caquetages.

Sans commune mesure avec son souci de la propreté, le Japon ignore les débats d'idées, très franco-gaulois, sur « le rôle des intellectuels » ; et dans une large mesure le monde anglo-saxon, tout au moins l'Angleterre, les méprise, non sans snobisme, l'anti-intellectualisme britannique se plaisant depuis longtemps à caricaturer les intellectuels français et considérer *la bête* « intellectuel » comme un être non seulement bizarre, mais aussi étranger, et *le mot* comme une insulte. L'Américain Edward Saïd en fit les frais quand en 1993, invité pour les Reith Lectures de la BBC, le thème de ses conférences (*Representations of the Intellectual*) souleva contre lui une franche hostilité, pour avoir choisi un « sujet non anglais¹ ». Évidemment, la liberté de pensée et les idées sont bien vivantes en Angleterre ; mais les traditions religieuses et intellectuelles et le pouvoir culturel, préférant l'élitisme social à l'élitisme intellectuel, ont empêché l'émergence de cette figure si familière en France de « l'intellectuel universel ». Le rationalisme et les Lumières y sont certes présents, mais selon des voies différentes : individualisme, empirisme britannique *versus* la prétention universaliste, l'absolutisme rationaliste de la théorie en France. En remontant dans le temps : Bentham et Burke furent les grands « mentors idéologiques » qui ont fait germer outre-Manche ce

¹ Voir Edward W. Saïd, *Des intellectuels et du Pouvoir*, trad. de Paul Chemla, Le Seuil, 1996.

portrait stéréotypé de l'intellectuel français, autosuffisant et vaniteux, aux idées creuses et abstraites. « Même Bonaparte hésite entre les mots et les batailles », écrit Blanchot.

Néanmoins, l'Angleterre enfanta aussi celui qui, dans notre monde déboussolé et abîmé, reçoit aujourd'hui le plus d'aura (posthume), et pas seulement en France ; lequel est aussi victime des plus grands travestissements et trahisons : Orwell, figure majeure de la pensée politique du XXe siècle, au même titre qu'Arendt ou Gramsci. Pourtant, son socialisme démocratique, comme sa critique de la tyrannie de l'État, du capitalisme comme « laisser faire » et de la démocratie bourgeoise comme conditionnement et autorité masqués, disent toute son horreur du *politically correct*². Défenseur forcené de la liberté, prônant avant tout « la révolte intellectuelle », Orwell ouvrit des perspectives utopiques, mais refusa les dogmes et illusions du « paradis sur terre ». « Révolte », autre terme qui en France aussi est bien souvent raillé, ou caricaturé, galvaudé, par tant de « mutins de Panurge ». Révolte contre les totalitarismes, mais aussi contre les dominants en général, la domination de l'argent, du pouvoir ; révolte contre l'ordre des choses, « l'horreur économique », l'oppression, les dégradations de la vie humaine, exploitations et colonisations de toutes sortes, des autres, de l'espace géographique, mais aussi de nos espaces intérieurs. En réalité, son « horreur de la politique », comme sa critique des intellectuels fascinés par le pouvoir, sont souvent ignorées ou incomprises. De fait, Orwell demeure relativement marginal dans le paysage intellectuel francophone, à quelques exceptions

² Son premier article, signé Eric Blair et intitulé « La censure en Angleterre », fut initialement publié en français dans la revue de Barbusse, *Monde*, en 1928.

près (Jean-Claude Michéa, Simon Leys, Jaime Semprun et l'Encyclopédie des Nuisances). Mais il est vrai que le cauchemar de *1984* est le rêve inavoué des intellectuels de pouvoir. Comme il est vrai que bien souvent, à l'encontre d'Orwell, les intellectuels manquent d'un courage de la pensée, d'une vraie et sérieuse « brutalité intellectuelle », ou du *courage du poète*, célébré par Hölderlin.

Au-delà des équivoques et stéréotypes, et très loin de Rousseau ou Sartre, éternels favoris de l'imaginaire anti-intellectuel britannique, ou de la *French Theory*, de nombreuses et tapageuses mascarades intellectuelles françaises (sans parler d'« impostures » ou jargons conceptuels, épinglés, notamment, par Bricmont et Sokal) ne peuvent manquer de renvoyer en miroir cette image d'une intelligentsia caquetteuse, caricaturée par les Anglais. Mais certains, parmi les plus célèbres et médiatiques, ne méritent-ils pas ces moqueries, voire leur tarte à la crème. D'ailleurs, les Belges ont pris le parti (plus « sage » ?) de rire de ces gesticulations verbales. Malgré tout, si beaucoup sont détestables ou délétères, il vaut mieux se méfier du « démon des généralités », et ne pas sacrifier les hommes concrets à des idées (abstraites). Pour certains, comme si *l'ère du soupçon* avait rendu les armes, les grands mythes fondateurs et récits structurants ayant disparu, nous serions dans une époque immanquablement vouée aux chimères de la fin, du désenchantement, des Tombeaux (tombeaux de la littérature, tombeaux de l'art, de la philosophie, de l'histoire, de la politique, de la révolution, de l'humanisme, de l'intellectuel, du *dernier homme*...). Tandis que d'autres rêvent toujours du retour de « métanarrations », où l'on retrouve au pire « la camelote phraséologique », selon l'expression de Bataille,

au mieux (?) des récits mythiques comme « l'histoire de l'être » selon Heidegger, une volonté de re-mythologiser le réel, dont les perverses machinations ont conduit aux désastres que l'on sait, et alimentent à présent tous les discours nationalistes, replis communautaristes et obsessions identitaires, sans parler des thèses complotistes. Autant de lectures idéologiques de l'histoire, éblouies par un introuvable âge d'or (fables, roman national, ressentiments et rances nostalgies), qui croissent sur le terreau des angoisses, craintes, paranoïas et misères collectives.

Certes, force est de reconnaître, avec Daniel Bensaïd, Philippe Lacoue-Labarthe et d'autres, la faillite de toutes les politiques d'émancipation et libération de l'homme, de tous les rêves de monde meilleur (fustigés par Orwell), et la trahison des anciennes utopies, qui avaient tant irrigué la pensée et la création au XIXe siècle. Si l'homme (r)est(e) un animal utopique, le totalitarisme fut bien *au cœur* du siècle dernier. Car il y a un pouvoir redoutable de l'Idée, de « l'Idée unique », comme disait Hannah Arendt, laquelle engendre la Terreur, retournant les protestations révolutionnaires, philosophiques, en tyrannies. Mais comme Blanchot dans *Les Intellectuels en question*, nous ne pouvons « déposer d'un cœur content la dalle funéraire sur les intellectuels ». Il est vrai que Blanchot aura vécu et commenté tous les événements majeurs du siècle dernier, tous liés à la constitution moderne de la figure de « l'intellectuel » : l'affaire Dreyfus, la Grande guerre, la montée des fascismes, le communisme, la Seconde guerre mondiale, Auschwitz, la décolonisation, la guerre d'Algérie, Mai 68, la chute du mur de Berlin... Mais il va de soi que, selon les époques, la justification et la définition des « intellectuels » varient. Aujourd'hui, leur visée ne serait

plus « l'idée universelle », comme on a pu le croire au siècle des Lumières. La pensée, réellement mise à mal dans l'espace public, mise en face de sa prétendue inutilité – eu égard au conformisme consensuel prônant avant tout « l'utilité », « le concret », l'immédiateté, la réussite, l'efficacité, la marchandise, l'alignement des conduites et des pensées aux valeurs marchandes et à la comptabilité qui gouverne le monde – n'en est rendue que plus difficile, périlleuse, en proie au malaise et à la désillusion, reconnaissant douloureusement son impuissance à influencer sur le cours des choses. Mais la pensée critique persévère, même si c'est par des voix brisées, au bord du mutisme, qu'elle fait entendre, sans céder à la déploration de certains, qui n'est que la face sombre du nihilisme nietzschéen, la puissance du négatif, une *pensée* que Jean-Luc Nancy jugeait désormais *dérobée* : « Un malaise général, une paralysie s'empare des discours. En peu de temps, les mêmes textes et les mêmes thèses qui avaient porté l'espoir de refaire un monde neuf, les discours d'une résistance et d'une renaissance, toujours plus ou moins sourdement tendus par l'exigence révolutionnaire [...] se révèlent sans prise » (*La Pensée dérobée*). Il est vrai que ce qui pendant longtemps, notamment dans l'histoire tragique du siècle « des guerres et des révolutions », a porté tant de luttes et espérances semble évanoui – le mot même de « révolution » n'étant même plus ridicule, presque imprononçable. Sauf pour quelques esprits, souvent isolés, mais lucides et audacieux, tel Aurélien Barrau proclamant la nécessité d'une *révolution politique, poétique et philosophique*.

Dans le domaine littéraire, Julien Gracq avait dès 1961, dans *La Littérature à l'estomac*, alerté sur les dérives des mœurs propres à la France,

attaquant violemment le milieu littéraire parisien, les prix littéraires (au sujet desquels se rappeler Flaubert : « les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit »), la course à la renommée, le souci de la carrière (qui a tout de celle du fonctionnaire), et critiquant cette « institution » que représente en France « la République des Lettres », responsable, selon lui, de discours qui tiennent surtout du bavardage de café ou de salon, et du spectacle : « pour tout dire, on a rarement en France autant parlé de la littérature du moment, en même temps qu'on y a si peu cru ». Si bien que l'écrivain qui réussit n'est pas celui qu'on lit, mais dont on parle, « au milieu d'une consommation sans mesure d'intelligence critique ». Dans cet air du temps et cette fabrique des modes et des vedettes, « la critique éclairée » se trouve contaminée, aliénée, par l'efficacité des méthodes médiatiques et publicitaires ; et « l'écrivain moderne », ou le philosophe, est devenu « une figure de l'actualité », prise dans les exigences de la vulgarisation du « bain de foule ». Situation qui relève à la fois du culte et d'une mise en scène. Attitude propre à la France (où il y a toujours eu des salons et des quartiers littéraires), selon laquelle on s'entretient trop complaisamment de littérature, avec une inflation et un respect excessif, coupé de la vie, l'essentiel étant de prendre part au débat et clamer son opinion comme étalon des valeurs :

l'impression qu'on a affaire pour plus de moitié à des daltoniens qui font « comme si » : ils parlent, ils parlent intarissablement de choses qu'ils ne perçoivent, à la lettre, même pas, qu'ils ne percevront jamais [...] Les autres, dans le fouillis de ce qui s'imprime, cherchent à tâtons une nourriture faite à leur estomac ; le public français sait, lui, que sa destination de naissance est d'élire des Présidents de la

République des Lettres.

« Intellectuel » : voilà bien un mot (comme substantif) malaisé, trop chargé, vessie prise pour lanterne, concept fantôme ; terme encombré, encombrant, et qui m'encombre depuis des décennies. Certes, sans me hanter, mais comme la marée de merde qui venait frapper les murs de la tour d'ivoire de Flaubert, ne voudrais-je plus l'entendre, qu'il revient irriter mes oreilles. Et malgré soi, on se trouve bien souvent contraint de l'utiliser, par défaut, ou à défaut d'un autre terme, sans cependant vouloir céder à la doxa ou la vulgate, mais par consentement aux commodités de la conversation. Et pourtant, que recouvre-t-il vraiment ? À peu près rien de tangible, palpable, matériel, comestible (dirait Dali), vital. Un vide, bavard, assourdissant, un grand *Je-ne-sais-quoi*. Parfois un cache-misère, ou bien « un nom de mauvais renom facile à caricaturer et toujours prêt à servir d'injure » (Blanchot, *Les Intellectuels en question*). Je dis « je » par refus de cet improbable « nous », sectaire ou évanescent, des conventions académiques. Et je ne dirais pas « je » si j'étais seul ; mais « nous » apparaît comme le pronom le plus malaisé, difficile, exigeant, terrible même. Le « on » me semble déjà plus compréhensible, moins coercitif (malgré la « dictature » dont il a été affublé) ou restrictif, faisant moins entendre la caste des clercs. En tout cas, dès qu'on écrit ou parle, sauf pour le Roi-Soleil, le « nous » demeure bien plus irreprésentable, à la limite insignifiant, que « je ». Sauf pour les missionnaires, prophètes, papistes ou gourous, hérauts, guides spirituels ou « petits pères des peuples », professeurs de foule, maîtres à penser ou maîtres-chanteurs, tribuns juchés sur leurs estrades et claironnant, avec tout le pathos de la vérité, leur « bonne parole » et autres « messages »

– d’autant que, comme l’écrit Hugo, la foule, qui réclame à présent des « livres citoyens », « a trop de têtes pour avoir une pensée et trop d’yeux pour avoir un regard » (*L’Homme qui rit*). À l’inverse, pour le Zarathoustra de Nietzsche, penser par soi-même exige un refus des disciples et des écoles ; c’est pourquoi l’ermite s’isole dans la montagne, parcourt la forêt, loin de la *canaille*. Naturellement, il y a toujours des exceptions (Gandhi, Thoreau, etc.) ; mais la pensée est d’abord un monologue intérieur, une *expérience intérieure*, personnelle, et consistant à « penser contre soi » (Sartre). Dès lors, « je » est forcément évanescent, multiple, contradictoire, infixable (« vaporisation et centralisation du moi » – « Je est un autre », « on me pense »). On devrait plutôt dire : « ça pense » ; car à la fin, « qu’importe qui parle, quelqu’un a dit qu’importe qui parle » (Beckett). *Alliés substantiels*, partenaires invisibles, plutôt que chefs de file ou diseurs de mantras.

« Intellectuel » : même moqué par certains, faisant facilement passer celui qu’il désigne pour un esthète, un dilettante ou un saltimbanque, le mot est d’un usage quotidien (même s’il tend à passer de mode³), dans un grand mélange des genres, homme du culturel ou du politique, créateur ou médiateur, teinté d’idéologie. Mais au-delà de l’étymologie (*intellectualis* se rapportant à l’intelligence, l’entendement), c’est un terme récent, dont l’origine remonte à la fin du XIXe siècle, et en particulier à l’affaire Dreyfus, devant son identité au journal *L’Aurore*. Terme essentiellement journalistique et sociologique, qui fit ensuite florès à l’ère de « l’engagement », après-guerre,

³ Un rapide coup d’œil via l’application linguistique Google Books Ngram Viewer permet de constater que l’usage du terme tombe en désuétude depuis une quinzaine d’années, à la différence des mots « emmerdeurs » ou « influenceurs », qui ont le vent en poupe.

sous la trinité canonique Voltaire-Zola-Sartre, quand beaucoup d'écrivains intellectuels étaient aussi des moralistes (Camus, Sartre), il nourrit aujourd'hui les pages « culturelles » de tous les médias. Terme de surcroît très « français », qui n'a aucune pertinence philosophique : l'immense somme du *Vocabulaire européen des philosophies*, dirigé par Barbara Cassin (qui traite d'*intellect*, *intellection*, *intelligence*, *intelligibilité*, *intelliger*), ne lui fait, à juste titre, aucune place. De fait, le terme est surtout devenu un tic médiatique, ne recouvrant rien de réel et profond – à part, au-delà de spécialistes qui œuvrent plus ou moins anonymement dans leurs champs d'investigations, recherches et réflexions respectifs, une ribambelle d'écrivains, penseurs de foire ou de supermarchés, qui encombrant l'espace public. On n'est reconnu comme « intellectuel » que lorsqu'on est consacré tel par les médias. Dans un célèbre entretien paru anonymement dans *Le Monde* en 1980, « Le philosophe masqué » (*Larvatus prode*), Michel Foucault écrivait :

Le mot d'intellectuel me paraît étrange. D'intellectuels, je n'en ai jamais rencontré. J'ai rencontré des gens qui écrivent des romans, et d'autres qui soignent des malades. Des gens qui font des études économiques et d'autres qui composent de la musique électronique. J'ai rencontré des gens qui enseignent, des gens qui peignent et des gens dont je n'ai pas bien compris s'ils faisaient quoi que ce soit. Mais d'intellectuels, jamais. En revanche, j'ai rencontré beaucoup de gens qui parlent de l'intellectuel.

Dans le contexte, qui n'a fait qu'empirer, de *la société du spectacle* et *montée de l'insignifiance*, Foucault visait surtout le discours envahissant sur

les intellectuels, proies des médias, les stars prenant le pas sur les idées et la pensée comme telle n'étant plus reconnue, mais sacrifiée à la personnalité de celui qui parle. Il suffit de voir la façon formatée et indexée à la quantité dont sont aujourd'hui présentés la plupart des « grands intellectuels », connus de *tout le monde* (que ce « monsieur Tout-le-monde » les lise ou non) : « *tout le monde* vous connaît, vous êtes l'auteur de x livres, célèbre dans le monde entier, traduit dans x langues, etc. » « Le nombre sanctifie », disait Charlie Chaplin dans *Monsieur Verdoux*. À l'ère de la marchandisation de tout et de cette *gouvernance par les nombres*, devenus le dernier refuge du sacré (d'où le succès et l'aura des Bezos, Musk et Trump *de tous pays*), selon des moyens simplifiants et grossissants, exigeant comme « une *preuve* cette transmutation bizarre du qualitatif en quantitatif » (Gracq, *La Littérature à l'estomac*), le maître-étalon de toute « valeur » se décline désormais selon les critères du *mainstream* : célébrité, chiffre de ventes, « influence », nombre de livres, abonnés, « suiveurs » (*followers*), vues, *like*, etc. Et la révolution numérique n'a fait qu'aggraver ce totalitarisme numérique (« le bonheur arithmétique » de *Nous autres* de Zamiatine), le succès des internautes « stars » (YouTubeurs et autres « influenceurs ») reposant entièrement sur le nombre et le « suivisme » de leurs zélotes. Aujourd'hui, même le monde académique n'est pas épargné, et s'y prête même volontiers, soumis au diktat du « publier ou périr » (*publish or perish*). À en juger par la façon dont ce label est institué et massivement accepté par l'opinion publique, cette confusion écrasante et omniprésente de la quantité et de la qualité apparaît comme une des plus consternantes catastrophes, sensibles et intellectuelles, de notre époque.

Catastrophe évidemment entretenue par l'abêtissement des grands médias, mais aussi par la plupart des ténors de la scène intello-médiatique, professionnels de la gesticulation verbale et morale. Dans une large mesure, leur prolifération même semble tenir à un tel nivellement et escamotage du Singulier. Ainsi, on aura eu moult occasions d'entendre un Michel Onfray, usant de sa notoriété pour fustiger, sans la moindre *common decency*, des penseurs, philosophes, sociologues « osant » le critiquer (lui qui prend bien soin d'esquiver toute objection critique sérieuse), jusqu'à les faire sortir d'une salle publique de conférence (triste mésaventure dont le jeune Michael Paraire, auteur de *Michel Onfray, une imposture intellectuelle*, fit les frais en 2013), avec pour arguments : « Ce monsieur n'existe pas, il n'est pas connu, il n'a pas d'œuvre, personne ne se souviendra de lui... » ; « on ne les connaît pas, personne ne les lit », etc. *Ainsi parlait Michel Onfray*. Comme s'il fallait être « connu » pour « exister » ? *Onfray mieux de se taire*. Héraut de la vertu drapé dans sa bonne conscience, aveuglé par ses convictions, son aura de célébrité et le piège de sa légitimité médiatique, pourfendeur des petites vilénies chez les autres, qui s'expliquent toujours, selon sa propre théorie, par quelques détails biographiques, il ne se gêne plus pour parler « la langue de Trump » (sans la même sottise, mais avec la même malhonnêteté), devenu une tête débordant de « morale » étriquée et un des fleurons de l'esprit franchouillard. À vouloir passer pour la conscience morale de l'époque, on endosse les habits de la terreur idéologique. Mais le cirque médiatique cultivant les « batailles de clashes » autant que l'idolâtrie, la servitude volontaire fonctionnant à plein régime, les émules et thuriféraires applaudissent le « beau parleur » le plus musclé, qui finit par imposer son ego. Ainsi croît l'abdication de l'esprit critique au profit de la Voix de son

maître et de ce qu'Orwell nommait « l'esprit réduit à l'état de gramophone ».

Loin de cette « bonne conscience criminelle du nombre » (Annie Le Brun) et du brouhaha du monde médiatique, qui se partage en clowns et experts de télévision (et autres médias), le travail et le sérieux de la pensée est plutôt à chercher du côté des penseurs, philosophes, historiens, anthropologues, sociologues, épistémologues, etc. qui, dans l'ombre ou non des projecteurs, œuvrent dans leur discipline, sont de « bons ouvriers », faisant leur travail de taupe, au sens historique que donnait Marx à ce terme. Dans la lignée de Foucault, ces propos de Régis Debray⁴, considérant « l'intellectuel » comme « une espèce mentale nuisible, et d'abord à l'intelligence », devraient, me semble-t-il, pouvoir régler la question :

Intellectuel : un mot dorénavant dont on devrait pouvoir se passer. Au mieux : une imprécision ; au pire, un cache-misère. [...] Je connais des historiens, des démographes, des mathématiciens, des linguistes, des archéologues. Ce sont des métiers qui s'apprennent, se transmettent, s'améliorent. Je ne connais pas de « profession : intellectuel » sauf à baptiser métier un braillard assez flemmard, intermédiaire entre l'écrivain et le journaliste, sans le style et l'imagination du premier (qui exigent un grand labeur) ni les chemises mouillées sur le terrain du second (qui exigent aussi dépense et méticulosité).

Bien que le terme soit devenu un oriflamme médiatique pour réunir arbitrairement des personnes et des activités qui n'ont rien à voir, et que le

⁴ Dans un numéro de la revue *Lignes*, octobre 1997, intitulé « Les intellectuels, tentatives de définitions par eux-mêmes ».

sacre médiatique baptise de la sorte, à la limite, une définition possible, acceptable, de « l'intellectuel » pourrait être, parmi d'autres, celle que propose Jean-Christophe Bailly (dans le même numéro de *Lignes*) : « ceux qui s'occupent du sens » – à condition de préciser aussitôt du « sens absent ». Non celui des colporteurs de (leurs) vérités, idéologues, faux-monnayeurs de la pensée, caquetteurs ou pisse-lyres, toute cette engeance, souvent égotique et hystérique, qui pullule et fait monter l'insignifiance autant que l'audimat, « l'art de réduire les têtes », dans un vacarme envahissant les écrans, ondes et « unes » médiatiques. Définition qui a au moins le mérite de rompre avec la doxa et d'en revenir à l'idéal des Lumières, dont on ne saurait trop redire qu'on n'en aura jamais assez. Certes, cet idéal, esquissé par Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières ?*, a vécu ; mais il a aussi été mal compris ou surestimé. On n'a pas voulu voir qu'il s'agissait d'un effort critique vers les Lumières, non de l'affirmation dogmatique d'une vérité. Dans son petit opuscule, Blanchot disait aussi son ignorance et son impuissance à définir le terme :

Qu'en est-il des intellectuels ? Qui sont-ils ? Qui mérite de l'être ? Qui se sent disqualifié si on lui dit qu'il l'est ? Intellectuel ? Ce n'est pas le poète ni l'écrivain, ce n'est pas le philosophe ni l'historien, ce n'est pas le peintre ni le sculpteur, ce n'est pas le savant, fût-il enseignant. Il semble qu'on ne le soit pas tout le temps pas plus qu'on ne puisse l'être tout entier. C'est une part de nous-mêmes qui, non seulement nous détourne momentanément de notre tâche, mais nous retourne vers ce qui se fait dans le monde pour juger ou apprécier ce qui s'y fait. Autrement dit, l'intellectuel est d'autant plus proche de l'action en général et du pouvoir qu'il ne se mêle pas d'agir et qu'il n'exerce pas de pouvoir politique. Mais il ne s'en désintéresse pas. En retrait du politique, il ne s'en retire pas, il n'y prend point sa

retraite, mais il essaie de maintenir cette espèce de retrait et cet effort de retirement pour profiter de cette proximité qui l'éloigne afin de s'y installer [...] comme un guetteur qui n'est là que pour veiller, se maintenir en éveil, attendre par une attention active où s'exprime moins le souci de soi-même que le souci des autres.

« L'intellectuel » n'est donc pas un « spécialiste de l'intelligence » (une non-spécialité), encore moins « maître de la vérité », car le *non-savoir* fait partie intégrante de la pensée, en est même la condition première. Mais si l'on mesure d'emblée la distance prise vis-à-vis de l'homme de l'engagement (sartrien), Blanchot, mû avant tout par un questionnement infini et revendiquant l'anonymat, récuse également la figure de l'intellectuel comme « représentant de l'universel », conscience morale et « conscience de tous ». Même s'il ne mesure sans doute pas toutes les articulations, profondes et inévitables, entre pouvoir, savoir et domination. Selon lui, l'écrivain ne peut être « intellectuel » que par intermittences, pour des causes déterminées, et en cela « il n'est qu'un parmi d'autres, ayant l'espoir (celui-ci fût-il vain) de se perdre dans l'obscurité de tous et de rejoindre un anonymat qui est même, en tant qu'écrivain ou artiste, son aspiration profonde et toujours démentie. » De fait, par-delà la légende, Blanchot « l'obscur » prit une part active, physique, aux événements de Mai 68, manifestations, tracts, déclarations ; mais toujours dans le secret de l'anonymat, voix sans visage, mais non fantôme invisible. Veilleur critique, aux aguets, en état d'alerte permanent, face aux désastres, contre les représentations stéréotypées et le professionnalisme de sa position.

Où l'on mesure l'infinie distance par rapport aux actuelles batailles d'egos

et de pouvoir, moral ou intellectuel, sous les feux de la rampe. Dans la lignée de Blanchot, Bataille et autres, « l'intellectuel » ne devrait jamais abdiquer son indépendance ni la critique du pouvoir (*Non serviam*). Minoritaire et dans les marges, tel un *outsider* vigilant, attentif à ne pas devenir une institution ou agir au nom d'un système ou de dogmes, selon Edward Saïd : « Que l'intellectuel appartienne au camp des faibles et des non-représentés ne fait aucun doute à mes yeux » (*Des intellectuels et du Pouvoir*). Surtout pas « professeur de foules », politique ou médiatique. « Je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie », écrivait Balzac. Même s'il n'est qu'une étiquette, c'est tout le problème de « l'intellectuel » et de sa place, son rôle, sa participation dans la sphère publique qui est ravivé aujourd'hui. La principale mutation et dérive, née de la vogue de « l'engagement » et enflée par l'espace public de *la société du spectacle*, est qu'on attend que l'intellectuel intervienne, au lieu de penser, sur tous les sujets. Dès lors, c'est le café du commerce. En plein règne de l'engagement sartrien, dans un texte intitulé « Lettre à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain » (1950), Bataille apportait la réponse la plus radicale à cette question, en tordant le coup aux injonctions de l'action : « Littérature et engagement s'opposent comme deux antipodes. [...] NON SERVIAM est, dit-on, la devise du démon. En ce cas, la littérature est diabolique », et « s'il y a des raisons d'intervenir, il faut le faire de la façon la moins littéraire possible ». Mais Bataille, fondateur de groupes et de revues sa vie durant, mû avant tout par la passion de comprendre (y compris le présent : Auschwitz, Hiroshima), était tout le contraire d'un écrivain « désengagé ». Je préfère ces « faux désengagés », insubordonnés, comme Flaubert, Kafka, Bataille, Blanchot, Deleuze, Thomas Bernhard, ou des « outsiders », minoritaires, comme Thoreau, Morris, Orwell, Pasolini, aux

actuels « animaux de compagnie » du paysage intello-médiatique.

Mais prise dans le maelström médiatique, la figure de « l'intellectuel » est soumise aux injonctions des glissements d'estrades, comme domestiquée. Avec la démocratisation intellectuelle qui suivit Mai 68, très vite phagocytée et dominée par le divertissement marchand et l'hédonisme culturel, le contexte ne voudrait plus de « grands intellectuels », ou plus exactement de « grands penseurs », mais de « grands perturbateurs », hissés sur leurs barricades. Situation qui a engendré l'instauration, quasi institutionnelle, des « intellectuels médiatiques », parlant à un « public de masse », non point parce qu'ils auraient une réflexion en cours, mais « quelque chose à dire », comme des experts – quand ils ne sont pas invités à coqueter, en commentant le dérisoire d'actualités et déclarations polémiques. À une époque plus soucieuse de produire et consommer des réponses, que d'interroger ou penser, quand les « réponses » ou affirmations, opinions, ne prolifèrent pas avant même que la question ait été posée, pensée, un tel contexte est encore aggravé par le règne du net et des réseaux sociaux, où le besoin de penseurs est balayé, alors même qu'il devrait être plus vif que jamais. Au lieu de cela, on exhibe des « intellectuels » soi-disant engagés, contestataires, dissidents, en marge du « système », alors même qu'ils s'en nourrissent, ne sont globalement que des *Assis* donneurs de leçons, rebelles de salons, bien installés dans « la société du jugement » et des commentaires permanents (calqués sur l'information continue), juges de tout et de tous.

Dès lors, ce qu'écrivait Pierre Reverdy sur les *Circonstances de la poésie* me semble résonner au-delà de la seule « fonction poétique » qui, comme la

pensée, est un besoin et une faculté de l'homme, une nécessité de la condition de l'homme, pour enrichir le champ de la sensibilité et de la conscience, en visant à être plus libre et rendre la réalité plus vivable. Et pour sauver cette fonction, la liberté de créer, Reverdy refusait catégoriquement « la poésie engagée » et tout assujettissement de l'art à une quelconque cause politique ou idéologique. Cependant, il ne s'agit pas de « l'art pour l'art », mais d'une distinction de positionnements : « le poète se dégage dans la mesure où l'homme s'engage, et l'homme dégagé permet au poète de s'engager. Que le poète aille à la barricade, c'est bien – c'est mieux que bien – mais il ne peut aller à la barricade et chanter la barricade en même temps. Il faut qu'il la chante avant ou après. » Et dans les circonstances où il écrivait cela, le terme « barricade » n'était pas qu'une image, avait une résonance bien concrète, matérielle, évoquant par exemple le courage d'un Orwell combattant pendant la guerre d'Espagne ou celui d'un Char dans la Résistance. Rien à voir avec les « barricades verbales » et estrades de nos actuels tribuns sur le tapis rouge des studios de radio ou télévision ; quand bien même ils se rendent, en délégations officielles, dans des zones de guerre, arborant leur immaculé costume ou chemise blanche (non mouillée) estampillée « philosophe ». Car « si le langage sert à vivre », selon une redoutable ambivalence, les mots ont un indéniable pouvoir (« un mot et tout est sauvé, un mot et tout est perdu », disait Breton), de libération, comme d'oppression, mais sont aussi d'une extraordinaire vanité, impuissance ; sans compter qu'ils sont polysémiques, maniables à souhait, manipulables, ferments de tous les sophismes, contre-vérités et novlangues.

À l'heure où le sérieux de la pensée, comme la poésie, sont en péril (« la

poésie peut se trouver partout, le risque, c'est qu'elle ne se trouve nulle part », s'inquiète Gérard Macé), où les mots et les concepts sont dévoyés, mutilés par la sphère médiatique et une certaine « cléricature » intellectuelle, la « merdonité » de la modernité, selon l'expression de Michel Leiris, réside dans le consumérisme culturel, la marchandisation hédoniste de cette culture de masse, festive, jetable, qui est le meilleur agent du maintien de l'ordre et de la domestication. Pire cosmétique qui soit, car le plus séduisant, de la servitude volontaire. Car à travers cette transmutation proliférante de la culture, art, pensée en marchandise, et de la marchandise en art, cette assuétude qu'on nous inocule, jusqu'à la nausée, à consommer indifféremment des produits culturels comme du coca light, nous sentons l'horizon se restreindre, et croître, parallèlement à celles de la planète, les pollutions et dégradations de l'esprit. Et tandis que certains paraded dans les médias, les revues dites « intellectuelles » disparaissent, et la « lecture profonde » se raréfie – alors même qu'elle développe le sens/le goût du récit, l'esprit critique, l'imagination, le désir, la rêverie ; tandis que les technologies numériques privilégient l'hypervigilance (attention permanente et en même temps éparpillée), le formatage par des codes, grilles d'évaluations, des informations rapides, fragmentées – sans parler d'une délégation inédite de l'esprit à la machine : deux configurations bien différentes du cerveau, surtout chez les enfants, comme l'a montré Maryanne Wolf dans *Proust et le calamar*.

Dans ce contexte, « l'intellectuel » fait figure archaïque d'homme de papier, livres, ou rat de bibliothèques, comme détaché de la vie « réelle ». « *Too many books !* », ne cesse de répéter Anthony Quinn dans *Zorba le*

Grec. Et certes, on n'est pas loin de penser avec Lichtenberg que « l'abondance de lecture a attiré sur nous une érudite barbarie ». Le livre n'en demeure pas moins un objet *très* particulier, et comme le soulignait Borges, n'est pas un simple prolongement du corps ; mais, à la différence des autres objets, il est aussi un prolongement de la sensibilité, de l'imagination, de la mémoire, de la pensée. Il laisse parfois apparaître l'infini, ouvre des fenêtres, élargit l'horizon, bouleverse, inquiète. Il nous remue et *augmente*. Un livre n'est pas un objet inerte, en ce sens qu'avant même de féconder, ouvrir (ou non) quelque chose en soi, c'est une rencontre, comme avec une personne. De fait, via le texte, c'est la rencontre d'une personne – Breton résumait cela en disant qu'« on publie pour chercher des hommes, et rien de plus ». C'est une invitation au voyage, à la rencontre, dans l'inconnu de la profonde forêt du sens, qui fait que quand un livre vous tient, « quelqu'un vous tient, écrit Hugo. Qui donc ? Ce livre. Un livre est quelqu'un. Ne vous y fiez pas. Un livre est un engrenage. Prenez garde à ces lignes noires sur du papier blanc ; ce sont des forces [...] Quelquefois les lecteurs sortent du livre tout à fait transformés. Homère et la Bible font de ces miracles. » Quelques autres aussi, capables de détourner le cours d'une vie. Cela n'a rien d'*intellectuel*, mais tient de l'*expérience*. Mystère des *évidences occultes*, l'homme lui-même est aussi un livre, invisible à l'œil, comme un trésor caché en nous : « L'homme est un livre. En lui toutes les choses sont écrites, mais les obscurités ne lui permettent pas de lire cette science à l'intérieur de lui même » (Djalâl ad-Dîn Rûmî). Il y a loin entre cette mystérieuse *écriture de soi* et l'édulcoration démagogique, sous le label « loisirs », à laquelle on tend à réduire les livres, la littérature.

Mais peut-on encore s'étonner du désintérêt croissant pour les livres, dès lors qu'un grand nombre d'« intellectuels », exhibant leurs guenilles, suivant l'idée dominante qu'il faudrait se montrer pour exister, semblent davantage préoccupés de jouer un rôle dans le monde, au moins à travers les médias, que d'en interroger et penser les déroutants problèmes et énigmes ? Flaubert : « L'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille ! » Le déclin de la figure, jadis prestigieuse, de « l'intellectuel » tient pour une part à la domestication volontaire de certains experts de télévision, cédant aux sirènes du marketing, aux attraits de la vénalité et de la vanité, au-delà de la seule « actualité littéraire ». En regard, l'effacement, le retrait, l'anonymat ou « la solitude essentielle » prônés par des Blanchot, Gracq, Beckett, Michaux ou Cioran, ou la vocation de l'échec (l'échec social, s'entend) comme une forme de salut à la Robert Walser, paraissent tellement anachroniques. Vieille affaire que cette disparition de l'auteur (bien avant les structuralistes et déconstructivistes) : qu'on se rappelle Sade, Lautréamont ou Rimbaud. Mais ce refus de toute exhibition personnelle est une manière d'abandonner *le corps du roi*, pour s'en remettre au seul texte et à son supplément d'âme. L'inaliénable Michaux, qui s'imposait des « jours de silence », avait à cœur de répondre toujours « Non » à toutes les sollicitations publiques (interviews, photos, conférences, éditions critiques, de poche ou Pléiade, etc.) ; et quand en 1934 un ami insiste auprès de Paulhan pour obtenir une photographie, il répond qu'il se propose d'envoyer une radioscopie de ses poumons et un agrandissement de son nombril : « Soyez tranquille, c'est présentable, le cordon ne pend plus. On l'a coupé proprement en temps voulu. »

C'est bien la presse et les médias qui ont institué et statufié les postures de ce nouveau *corps du roi* de l'écrivain (voir à ce sujet le beau texte de Pierre Michon, méditation à partir de photographies d'écrivains). Flaubert encore : « Toutes les fois qu'on a à faire avec la Presse, il faut s'attendre à des sottises, se presser étant le seul principe de ces messieurs » (lettre à Guy de Maupassant, 22 février 1880). Aujourd'hui, les folliculaires soumis à cette écriture pulsionnelle de l'empressement sont légion. Une presse qui met l'esprit à terre et dont la médiocrité nourrit les foules sentimentales et un moutonnement stupide. Un prêt-à-penser qui depuis quelques décennies signe la défaite du temps long et de *l'esprit* collectif, en fabriquant *l'opinion* publique, propageant une sous-culture qui fait du bruit et le temps court de l'individualisme gazouillant, alors même qu'il ne peut y avoir de saisie immédiate de l'immédiat. Mais déjà Nietzsche se lamentait : « Encore un siècle de journaux – et tous les mots pueront ». Aujourd'hui, les réseaux sociaux ne font que précipiter cette tendance : il suffit de jeter un œil à Twitter (auquel s'adonnent la majorité des célébrités, gens de lettres ou hommes politiques compris), pour voir à quel point les mots puent. Exemple symptomatique du cirque, les « intellectuels » signataires de la pétition en faveur de la panthéonisation de Rimbaud et Verlaine (projet heureusement avorté en 2020) étaient tous des saltimbanques médiatiques (dont Onfray bien sûr) ou histrions mondains, mêlés à une cohorte d'anciens ministres de la culture et illustres notables, caqueteurs des médias. Un ramassis de bien-pensance, d'une hilarante prétention, récupérant et recyclant, à l'image du consumérisme actuel, les grands révoltés d'hier. Mais aucun poète ou écrivain ayant écrit sur ces deux poètes n'aura eu l'indignité de souscrire à pareil escamotage et infamie, la plupart d'entre eux disant même leur effroi

et sidération face à une telle mascarade. Comment d'ailleurs imaginer un poète adepte du Panthéon ?

Qu'est-ce que la culture ? devrait-on dès lors se demander. Immense question, quasi inextricable, au-delà des dualismes nature-culture, *par-delà nature et culture* (Descola), nature (*physis*) - art (*technè*). Mais au-delà de la multiplicité des questionnements et définitions, à l'heure où tous les concepts et les mots sont dévoyés par le débat public et la sphère médiatique, où règnent d'abord le dérisoire et le médiocre, on peut tout de même rappeler que « culture », au sens philosophique, n'a rien à voir avec un quelconque ministère, n'est (surtout) pas affaire d'État, d'identité (nationale), et s'entend au-delà des institutions, d'abord comme construction de soi, dans sa singularité. Terme impliquant une tension entre le naturel et l'art ou l'artifice d'une part, entre l'universel humain et la singularité d'autre part. En ce sens, Lichtenberg a raison de dire que « la culture est le mouvement de résistance contre la tyrannie de la civilisation. » Aujourd'hui, dans sa dimension historique, le terme évoque aussi le concept d'*hégémonie culturelle* (Gramsci), c'est-à-dire la domination, culturelle et idéologique, de la classe dirigeante, allant jusqu'à l'appropriation et exploitation des « biens culturels », dont Walter Benjamin a pu dire qu'ils constituaient « le butin » des maîtres ou vainqueurs, s'il bien qu'« il n'est pas de témoignage de culture qui ne soit en même temps un témoignage de barbarie » (« Sur le concept d'histoire »). Mais penser, créer, c'est aussi résister, face à la domination, ce qui opprime, mais aussi contre ce qui abaisse, abêtit – et d'abord en soi, lutter contre sa propre bêtise, et sa propension à « descendre la pente ». Aux termes *culture* et *civilisation*, l'allemand, qui a tant irrigué ces débats conceptuels, ajoute

d'ailleurs *Bildung* (éducation, formation), rendant d'autant plus inextricable le choix des définitions ; comme en témoignent les gloses autour de la traduction du titre de Freud (*Malaise dans la civilisation* ou *Malaise dans la culture*). Mais précisément, dans sa tradition analytique, la philosophie, comme la pensée en général, se nourrit aussi fortement de cette question de la traduction, et de la pluralité des langues et des cultures ; traduction étant dès lors confrontation permanente, infinie, aux *intraduisibles*. Ce dont rend compte cet équipement de la pensée inestimable, et presque indispensable, que représente le *Vocabulaire européen des philosophies*. Pasolini déclarait : « je suis un homme de culture, parce qu'en moi les mélanges se sont faits. »

Qu'est-ce que la pensée ? Elle qui a si mauvaise presse à notre époque. Sur le fond, par opposition à ceux qui font les unes (« Je suis partout »), je repense notamment à Deleuze, qui avait bien vu la tournure consternante (« basse époque ») que prenait la scène médiatique, disant qu'en France, il y a toujours besoin d'un « pape » intellectuel et médiatique, qui procède le plus souvent par « gros concepts », caricaturaux, simplistes, aussi gros et creux que des dents creuses (« LE monde », « LE peuple », « LA morale », « LA Vérité », etc.) ; et « plus le contenu de pensée est faible, plus le penseur prend d'importance, plus le sujet d'énonciation se donne de l'importance par rapport aux énoncés vides ». Ce que ces faux-monnayeurs vendent, c'est une philosophie de supermarché, un savoir clés en mains, une théorie et vérité toutes faites. Au contraire, pour Foucault, avec sa « boîte à outils », la philosophie n'est pas tellement une façon de réfléchir sur ce qui est vrai et sur ce qui est faux, mais sur notre rapport à la vérité : avant tout, questionner, dans l'ignorance des réponses, et de « la vérité ». Nietzsche :

« Tout comprendre, c'est tout mépriser » ; « il y a longtemps déjà que j'ai fait remarquer que les convictions sont peut-être des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges » (*Humain, trop humain*). Les grands esprits sont des sceptiques *versus* l'homme de foi dont les convictions sont des prisons. On ne peut éluder le partage irréfragable entre savoir et non-savoir, ou savoir et bêtise. En grand sceptique qui engueule les humains, Flaubert imagina son odyssee de la bêtise humaine, en stigmatisant la prétention ridicule de ceux qui croient savoir, avec ses deux héros, Bouvard et Pécuchet, aussi intelligents qu'imbéciles. Le clivage est donc total entre d'un côté la pensée comme pratique, expérience, dans les questionnements permanents, la quête aventureuse du sens, et de l'autre le prêt-à-penser d'un consumérisme intellectuel, le contentement de soi, prenant bien soin d'éviter les apories, l'obscurité des *leçons de ténèbres*, et éluder l'impensé de ses axiomes.

Pour ne citer, encore, que celui qui apparaît « aux yeux du monde » comme le parangon de « l'intellectuel français » de notre époque, Michel Onfray m'apparaît plutôt comme le parangon de ces « intellectuels » dévoyés, un véritable sophiste. Se prenant désormais pour « un roi », fort de son auréole médiatique, outre sa production d'ouvrages-marketing à la pelle, il est surtout devenu un idéologue d'un inquiétant simplisme polémique, enlisé dans de permanentes querelles de personnes, voire le dérisoire d'affaires de mœurs, la guirlande de vessies et lanternes des « faits du jour », ou autres questions de pouvoirs et territoires (symboliques). Devenu acteur à temps plein de la civilisation des loisirs et de l'hystérie contrôlée, parlant à tout propos, ce pitre impérieux est de ceux qui sont sans égard pour les chemins

lents et arcanes de la pensée et qui, comme le dit Jean-Christophe Bailly, « au lieu d'entrer dans le labyrinthe / vendent devant ses murs de petites maquettes simplifiées » (*Lignes*, « Les intellectuels », 1997). De fait, il signe à présent le degré zéro de la pensée, charriant tout un attirail de « bon sens populaire », tout en revendiquant une « philosophie » entièrement indexée à une improbable « Raison pure », labellisée « 100 % idées pures », sans émotion ni corps (ni humour). Un de ses prétendus « maîtres », Nietzsche, pensait pourtant tout le contraire : qu'on ne saurait penser sans corps ni sensibilité – « le pur esprit, c'est le pur mensonge ». Selon Nietzsche, les grands philosophes parlent d'abord d'eux-mêmes, la pensée étant liée à la vie psychique, aux « entrailles », et même dans son cas personnel, comme l'a montré Pierre Klossowski, à ses « états valétudinaires ». On pourrait aller jusqu'à dire qu'on a la pensée de son corps. Quant au règne de l'abstraction, des « pures idées », qui segmente l'être humain, sépare les idées et les passions, les émotions, l'esprit et la matière, la pensée et la vie, il fait souvent le lit des idéologues, qui étranglent la liberté (vivante) et sacrifient les hommes concrets à une conception abstraite de l'homme. C'est toujours au nom d'abstractions qu'on tue ou asservit des hommes. Et si le *logos* constitue historiquement le cœur de la métaphysique (occidentale), revêtant une multitude de formes, la pensée n'est pas l'apanage de raisonnements abstraits et d'une raison bien souvent « impuissante ». Comme disait Foucault, « la pensée, ça existe, bien au-delà, bien en deçà des systèmes et des édifices de discours. C'est quelque chose qui se cache souvent, mais anime toujours les comportements quotidiens. Il y a toujours un peu de pensée même dans les institutions les plus sottes, il y a toujours de la pensée même dans les habitudes muettes. » Il n'en demeure pas moins que l'absence de pensée est

aussi le signe de la bêtise, de cette banalité du mal qui enfante les totalitarismes.

Plus grave encore que « l'esprit de pesanteur », les courtisannies ou l'impérite, est la malhonnêteté intellectuelle. De ce point de vue, une phrase de Paul Valéry (qui n'était pas philosophe, mais pensait plus sérieusement que la plupart des nouveaux chevaliers de « la philosophie ») semble aller comme un gant à Onfray : « Le mélange de vrai et de faux est énormément plus toxique que le faux pur. » Car le sycophante a le don, par d'étranges mais grossières contorsions, de bafouer et travestir l'Histoire, en prétendant la respecter. En effet, il se complait à dénaturer, travestir allègrement, textes, penseurs et œuvres – de Sade à Nietzsche, en passant par Freud, Bataille, Sartre, etc. – en des manipulations d'une impardonnable légèreté, indignité et arrogance, pour un prétendant au rôle de penseur. Auto-érigé en tribun de « la vérité », *versus* « les bêtises des autres », il ne craint pourtant pas le déshonneur, en proclamant haut et fort les pires balivernes et contre-vérités – un seul exemple éloquent (parmi tant d'autres dans la foire de ses croisades claironnantes), dans une émission de télé (« On n'est pas couché », 26 janvier 2013) où il lance : « comme par hasard, *tous* ces gens qui ont défendu Sade dans le XXe siècle sont *tous* aussi des gens qui ont défendu le totalitarisme » (*sic*). Un scoop vertigineux, ou plutôt une bouffonnerie (sans parler de la bassesse, et même calomnie), s'agissant d'Apollinaire, G. Bataille, A. Breton, M. Heine, J. Paulhan, R. Barthes, M. Blanchot, M. Foucault, G. Lely, O. Paz, J.-J. Pauvert, P. Klossowski, M. Lever, M. Nadeau, A. Le Brun, etc. Il est vrai que dans l'obscène vacuité des grands médias, comme dans les réseaux sociaux, on peut tout dire, des propos les plus émétiques aux plus

crasses niaiseries. Mais tout son brûlot sur Sade (comme la plupart des autres) est du même acabit, puisque dès l'introduction, il accole directement Sade et les camps de concentration, parlant de « religion sadienne » ou de « penseur catholique » (*sic*) ! Pour un lecteur ignorant et peu scrupuleux, la messe est dite. La suite, d'un simplisme philosophique sidérant, tout en dualismes manichéens à gros traits, n'est qu'une enfilade de sophismes, syllogismes, caricatures, contre-vérités, pour resservir la même légende noire. Outre la pathétique misère de tels énoncés, modulés selon une logique biaisée aussi spacieuse que totalitaire, ils sont aussi profondément délétères (amplifiés par le porte-voix de leur auteur), car « mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde », écrivait Camus ; et « si notre langage n'a pas de sens, rien n'a de sens ; si les sophistes ont raison, le monde est insensé. »

Il est donc de salubrité intellectuelle de remettre les pendules à l'heure, comme l'a fait par exemple Jean-Marie Salamito, dans *Monsieur Onfray au pays des mythes* (2017), à propos de ses écrits sur Jésus et l'histoire du christianisme antique. Ou comment le sérieux et la rigueur de l'historien donnent, sans cuistrerie, une magistrale leçon et anéantissent les prétentions et affirmations péremptoires d'Onfray, à qui Salamito s'adresse ainsi dans son épilogue :

Que vous critiquiez le christianisme ancien ne choquerait en moi ni l'historien ni le citoyen ni même le chrétien, si vous y procédiez avec les armes de la raison, les ressources des sciences et un sens minimal des nuances. Mais que vous le fassiez avec une bibliographie bancale, des sources lues trop vite, des affirmations sans

fondement, des généralisations abusives, de grossiers amalgames et une assurance qui confine au dogmatisme, cela déçoit en moi l'historien, attaché à l'exigence d'un travail rigoureux, le citoyen, aspirant à un débat ouvert et éclairé, et le chrétien, partie prenante, à sa petite place, d'une tradition religieuse qui, depuis ses origines, n'a guère négligé l'histoire ni sous-estimé l'intelligence.

Face aux déluges d'âneries, caricatures, affabulations, contresens, travestissements, mais aussi face à tous les empêchements de discours dogmatiques, comme le réclamait Brice Parain (qui pensa le langage comme une question métaphysique) ou Henri Meschonnic, il conviendrait de s'interroger sur « une poétique et une politique de la pensée du langage », une véritable philosophie de l'expression, car en même temps que le langage est vital, nos paroles nous engagent. Dans une large mesure, « la médiocrité de notre univers ne dépend-elle pas essentiellement de notre pouvoir d'énonciation ? » (A. Breton). Mais, pour reprendre une autre expression de Breton à propos de ses idéaux (jamais démentis) de jeunesse avec Jacques Vaché, où sont aujourd'hui ces « gais terroristes » de la pensée, pour qui penser est à peu près notre seul luxe, « une besogne de pauvres » (Jacques Rigaut) ? Quel « intellectuel » répond aujourd'hui à *l'impossible* (terme cher à Bataille autant qu'à Blanchot) ? Alors même que beaucoup s'accordent à dire qu'il y a urgence, non pas à sauver le monde, mais à inventer *un autre monde*, imaginer, « produire du réel » (Aurélien Barrau). Dans un contexte mondialisé d'effondrements, d'anéantissement biologique global, face à l'inertie de nos dirigeants et le suivisme de beaucoup, on peut désespérer de la résistance face à ce système d'aliénation et exploitation mortifère. De même, l'irrationalité du fascisme, dont les germes sont toujours à vif (à

commencer par l'intimité grimaçante du monstre en chacun de nous), ne serait-elle pas l'envers de la rationalité instrumentale moderne qui nous gouverne ? Pourtant, s'agissant de « culture », c'est globalement le règne du divertissement qui perdure, une culture édulcorée et dévoyée qui éradique autant la pensée, le sens, que la sensibilité, la capacité à l'infini, la révolte, l'imagination, le merveilleux. Perte du pouvoir d'émerveillement devant la vie et le monde, symptôme d'une culture sans révolte, ou d'une révolte sans culture, que pleurait déjà Pasolini, insurgé contre ce nouveau fascisme du totalitarisme et hédonisme marchand, quand il parlait en 1975 de la « disparition des lucioles ». Face au cynisme de ces clowns pathétiques et voyous nuisibles que sont tous les Trump, Bolsonaro, Berlusconi, Musk, Bezos, icônes dégénérées du pouvoir de l'information, de la consommation, du divertissement et de l'imbécillité heureuse, même si « nous ne sommes au mieux que le fumier de l'avenir » (Orwell), il faut oser penser (*Sapere Aude !*) et « organiser le pessimisme ».

Malheureusement, le terme « intellectuel » sous-entend toujours des castes ou des cloisonnements, a fortiori si l'on songe aux « intellectuels » du monde académique, universitaire. Le champ des sciences humaines étant si vaste, je ne prendrai que l'exemple de la littérature en général, et de la poésie en particulier, où ces « spécialistes » (selon un terme consacré par les institutions et les médias) oublient trop souvent « le poids vivant de la parole », portant un regard d'anatomiste sur les textes, une manière d'en étouffer *l'expérience intérieure*, l'aventure mentale et passionnelle qu'ils portent, et anesthésier les idées contestataires ou révoltées. Oubliant l'interdépendance des idées et de l'expérience, de la littérature et de la vie, la

matérialité de la pensée, ses liens organiques avec le corps, les désirs, l'académisme est le lieu de prédominance de l'herméneutique, une tendance à remplacer l'expérience des idées et des œuvres, par leur analyse : passage d'une vérité d'expérience à une vérité qui n'est qu'une « technique », un sacrifice de la vie intérieure, selon des spéculations exprimées par un certain « jargon de l'authenticité », qui ne peuvent parler qu'à d'autres « spécialistes » de « l'objet » étudié. Un fétichisme pseudo-scientifique, désincarné, stérile, de la littérature, qui déserte *le gai savoir* ou la critique sensible, dont les réseaux découlent de la vie et des hommes eux-mêmes. Le seul intérêt en est d'érudition ou d'esthétique. « Tant va la croyance à la vie », toute la critique surréaliste, par exemple, est à l'exact opposé de cette dessiccation des sources vives et sensibles. Mais le monde universitaire grouille plutôt de ces professeurs empêtrés dans l'académisme, techniciens spécialisés, pendus à l'université, et que raillait Lichtenberg, en les comparant à « un lustre magnifique qui, cependant, n'aurait plus donné de lumière depuis vingt ans ». Autant de myopes, emmurés dans leur spécialité et tournant un peu en rond dans la cage analytique et théoricienne de leur verbiage et triturage de la langue et des textes, lesquels sont célébrés avec une gravité boursouflée, maniaque, ou une légèreté indigne. Ce cloisonnement des savoirs, cette pétrification des discours, sans passion ni mystère, sans angoisse ni joie, signent une mise sous cloche de la pensée et des textes, sans illumination du présent, sans résonance avec les enjeux politiques, éthiques, poétiques : un abandon de l'esprit d'invention, de tout risque intellectuel, une asthénie et dévitalisation de la littérature, qui ne remue plus, comme une fleur coupée de la vie. Autant dire une paralysie de l'esprit, une anesthésie de la sensibilité et une réification de la langue.

À l'encontre de cette agonie de la critique, ou plutôt théorie littéraire, agonie de la poésie, par delà le mythe et les illusions du savoir, un *gai savoir* consiste plutôt à ne pas séparer et renouer avec la vie – ce qui faisait dire à Lichtenberg : « Parmi les lignes les plus sacrées de Shakespeare, je souhaiterais qu'apparaissent un jour en rouge celles que nous devons à un verre de vin bu dans une minute de bonheur. » Car à quoi bon un livre qui ne nous aide pas à vivre, sentir et penser autrement ? Un livre qui ne serait pas, même subrepticement, « une formidable machine contre le temps et la mort, ou contre la solitude, la vraie, qui est l'incassable conscience des deux » (Annie Le Brun). L'une des raisons de cette myopie est que, bien souvent, nos universitaires s'en tiennent aux mots, vanité de la littérature (« *Words, words, words* »). Lichtenberg, encore, ce grand oublié du monde intellectuel français, grand festivalier d'une pensée aussi euphorisante et roborative que perturbatrice : « Nous devons, comme l'ont observé quelques philosophes, bien des erreurs à l'abus des mots. C'est peut-être à ce même abus que nous devons les axiomes. » Se méfier des mots, d'autant que les rapports de pouvoir, domination, sont toujours là, sous-jacents : nous sommes pris dans les filets du langage, les sables mouvants des mots, armes pernicieuses, autant outils d'émancipation que d'asservissement. Certes, les débats sont pérennes entre les Rhétoriciens et les Terroristes quant au fond et à la forme, le signifiant *versus* le signifié, le signe *versus* la chose ; à la fin, vaines oppositions et dualismes, qui tiennent au mystère du langage et au mystère de la poésie, et oublient autant *la part du feu* que *la folie du jour*. Laissons cela, reconnaissant, comme le disait Meschonnic (à la fois linguiste et poète) qu'« un linguiste ne peut plus cacher qu'il échoue devant la poésie ». Car c'est sans doute là où le pire est atteint. Dans ce monde séparé

de la « littérature », ces décorticages théoriques qui ne s'occupent que de la forme, vue à travers des grilles sémiotiques ou linguistiques, passée à la moulinette des arguties et herméneutiques sans fin (au diapason de leurs titres, souvent abscons ou à rallonge), sur l'usage de tel adjectif ou telle figure de rhétorique ou stylistique chez tel poète, que reste-t-il de la poésie ? Un cadavre inerte, fût-il exquis. Alors même que, selon Hugo, « la forme, c'est le fond amené à la surface », on oublie *les évidences occultes* et *les pouvoirs de la parole*. Négligence majeure faisant fi des *vases communicants* et des liens entre les idées et le corps, les désirs, le réel et l'imaginaire, l'action et le rêve ; car c'est « criminelle légèreté de croire que les mots vivent indépendamment des choses et que les êtres vivent indépendamment des mots » (Annie Le Brun). Et pour le poète, les mots sont des choses. Si l'on privilégie le « naître » au « connaître », la vie et le sens aux mots, c'est toute littérature qui interroge et éprouve, qui est à interroger et éprouver, si elle constitue véritablement un supplément d'âme.

En matière de poésie, toute « recherche » ne devrait être que de ferveur et liberté, non de logique et érudition, plus empathique que théorique, pour des « appropriations à soi-même ». À la fin, force est de constater que, sans jamais pouvoir en donner *une* définition, à l'abri des théories et dogmes, nul n'a jamais mieux parlé de la poésie que les poètes eux-mêmes – la poésie *comme expérience*, une « poésie pratique » (Luca) ou qu'il faut se donner « la peine de pratiquer » (Breton). Car poète n'est pas « une profession », mais « un état », selon la réponse de Ghérasim Luca aux policiers venus le déloger de son appartement-atelier de Montmartre qui, interloqués par son « identité », lui rétorquaient : « mais poète, ce n'est pas une profession ! » En

effet, pas un métier, mais un état, une façon de vivre ; et il y a bien une condition poétique de l'homme pour Luca, comme pour Nerval, Apollinaire, Mandelstam, Breton, Char, Celan, Rodanski, Duprey, Blanchard, Chazal, Peuchmaurd, etc., consistant à faire surgir un autre monde, ouvrir l'horizon, *ici et maintenant*, ou *ailleurs et autrement*. N'en déplaise à Mallarmé ou aux tenants de l'art pour l'art (Arthur Cravan : « Toute la littérature, c'est : ta, ta, ta, ta, ta. L'Art, l'Art, ce que je m'en fiche de l'Art ! »), la poésie est d'abord affaire de vie, « quelque chose qui doit être entièrement vécu » (La Soudière), parole vivante, plus que de langage – alors qu'on a trop souvent tendance à sacrifier le signifié au signifiant. Donc avant tout, place aux poètes, à leur parole et à quelques-unes de leurs tentatives de « définition » de la poésie comme interrogation du monde et de la vie, pouvoir de transmutation de la réalité sensible par le biais des mots, car « le besoin de poésie est un besoin de tout autre chose que de poésie » (Fondane) : « une forme de vie qui transforme une forme de langage », et réciproquement (Meschonnic) ; « cette émotion appelée poésie » (Reverdy) ; « signe ascendant » visant à « repassionner la vie » (Breton) ; « Savoir aimer [...] voilà ce qui importe en poésie avant de vouloir connaître, à plus forte raison de prétendre à faire connaître » (Breton) ; « ce qui distingue la poésie de la parole machinale, c'est que la poésie justement nous réveille, nous secoue en plein milieu du mot » (Mandelstam) ; « conversion en infini de la mortalité pure, et la lettre morte ! » (Celan) ; et s'il faut saluer la beauté, c'est pour reconnaître l'insurrection poétique comme désir de « vivre l'au-delà de nos jours, ici et maintenant » (Annie Le Brun), « rien d'autre que vivre et voir vivre » (Éluard). Poésie : *appel d'air*, exaltation et protestation de la vie contre tout ce qui l'entrave, la défigure et la nie.

Mais hélas, plus navrantes et délétères encore que l'analytique universitaire de la poésie, sont les innombrables dérives et mascarades qui, sous couvert de louables intentions, neutralisent le scandaleux et la révolte, réduisent à néant toute sa puissance d'agir, tout l'éperdu de ces âmes insurgées, détournés, recyclés en simple *plaisir du texte*, plaisir des mots, ou plaisants objets esthétiques. Car comme les intellectuels universitaires, surtout préoccupés de leur carrière, les institutions culturelles se soucient davantage du « boulet » de l'œuvre d'art que d'insurrection lyrique ou de « refaire l'entendement humain », réenchanter le monde, réinventer la vie, l'amour ou la révolution, par-delà l'abîme creusé entre le « vécu » et l'imaginaire, selon une « colère généreuse » (Orwell). Or depuis quelques années, les manifestations et exhibitions publiques de la poésie se sont multipliées ; mais force est de constater que dans la majorité des cas règne surtout le « poético-festif », pour pasticher Philippe Muray, en un affligeant assortiment de ludique, idéologique et commercial, balançant entre « l'ère du vide » et « le capitalisme artiste » (Gilles Lipovetsky), la « cululisation » (Witold Gombrowicz) et le « gâtisme volontaire » (André Breton). Un mauvais sentimentalisme dont font les frais la plupart des grands poètes, célébrés comme autant d'icônes écœurantes, travestis en contrefaçons, dictames ou solennités frivoles. Pollution des esprits guère étonnante quand on constate à quel point les « écrivains de poésie » pullulent, tandis que les véritables lecteurs de poésie sont presque réduits à une tribu de survivants. Tel est le constat que fait Stéphane Mirambeau, exigeant et passionné éditeur de poésie (Éditions Pierre Mainard) : « il doit y avoir en France quelque chose comme 5 000 lecteurs de poésie. J'entends par là des gens qui lisent véritablement. En revanche, il y a quelques dizaines de milliers de

personnes qui décrètent écrire de la poésie mais, pour une grande part, ne la lisent pas!» Imagine-t-on des Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Breton, Artaud, Duprey, Blanchard, Peuchmaurd (pour ne citer que quelques-uns des plus beaux spécimens de poètes météorites) écrire de la poésie sans en lire ? Poésie, ni des « intellectuels », ni des « pouets du dimanche », mais poésie que le poète vit, lit, écrit – pour paraphraser Alain Jouffroy – ce qui suffit à exalter la vie.

Les institutions culturelles se font aussi un honneur d'exporter à l'étranger nos intellectuels-saltimbanques et ces illustres artistes et poètes « nationaux », réduits au statut d'ambassadeurs ou porte-drapeaux, quand ils ne sont pas associés à la promotion de tel ou tel commerce, fût-il littéraire, artistique ou non, gastronomique ou manufacturier. Mine de rien, à travers cette appropriation se joue aussi une exacerbation civilisée des identités nationales, instrumentalisant et ravalant la culture au rang d'emblème patriotique, pétri dans le remugle de l'esprit académisant. Et les milieux de représentation culturelle et diplomatique à l'étranger, qui, sauf exceptions, sont aujourd'hui les mêmes partout, reproduisent la propagation des mêmes vulgates et doxa, transmises à présent par des managers, technocrates, qui masquent le plus souvent leur propre inculture sous la satisfaction de dehors mondains et cauteleux, font étalage de leur carnet d'adresses et déroulent tapis rouge à des écrivains dont ils n'ont parfois jamais lu un seul livre – ainsi que les a portraiturés, avec sa coutumière férocité, Thomas Bernhard dans *Extinction* :

Ces gens sont là, et se complimentent mutuellement et exhibent leur ascendance et

leurs décorations et disent à tout instant qu'ils ont été accrédités en Chine, au Japon, en Perse ou au Pérou, et ressassent sempiternellement leurs vieilles histoires de diplomates complètement éculées. Ils disent sans arrêt qu'ils connaissent la terre entière et rien d'autre, et qu'ils s'ennuient dans leurs appartements en ville tout comme dans leurs propriétés à la campagne. Ils parlent de livres comme s'il s'agissait d'une biscotte sans saveur et ils n'en savent pas plus sur la direction d'un orchestre symphonique que sur Spinoza, sur Heidegger pas plus que sur Dante et, malgré tout, pour un observateur perspicace il semble toujours qu'ils ont vu tout ce qu'il y a à voir.

La mascarade de cette « action culturelle », dont le burlesque mondain ne le dispute qu'à la médiocrité, incombe ici ou là à la même politique d'institutionnalisation, le même « démocratisme » d'une culture policée, invitant à la tranquille neutralité de la muséification et consommation de masse : celle de pseudo-valeurs culturelles en passe d'être tenues comme naturelles, nouvelles formes de servitude volontaire qui sont autant d'enclos de nos espaces intérieurs.

Bien sûr, quand l'anti-intellectualisme affiche son arrogante balourdise, c'est l'esprit des Lumières qui est sacrifié pour flatter l'opinion ; surtout quand il s'agit de certains « délinquants en costume », « élites » politiques dont la morgue et le cynisme le disputent à l'histrionisme. À juste titre, Aurélien Barrau décrit Donald Trump, à qui le vote démocratique a donné « une puissance nucléaire capable de rayer l'humanité de la carte », comme « un déficient mental manifeste, égotique et brutal » (Robert De Niro, en une colère mémorable, l'avait traité de « punk, idiot, chien, porc, con, voyou »,

entre autres lucides qualificatifs). Parmi de si nombreux et indécents dénis de pensée, on se souvient du mépris et des charges ahurissantes d'un Manuel Valls contre les sociologues, en matière de terrorisme, balayant les sciences humaines d'un revers de main : « Expliquer, c'est déjà vouloir un peu excuser » ; « j'en ai assez de ceux qui cherchent en permanence des excuses ou des explications sociologiques ou culturelles à ce qui s'est passé. » Certes, la sociologie n'est pas à l'abri de critiques, surtout si elle prétend à une froide et neutre objectivité, comme si le respect d'une méthodologie rigoureuse empêchait d'avoir des convictions. Durkheim, *le premier*, en était bien conscient, écrivant : « nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles ne devaient avoir qu'un intérêt spéculatif » (*De la division du travail social*). Mais c'est le principe même du travail de la pensée, qu'il soit sociologique, philosophique ou littéraire, qui est ainsi bafoué par ces déclarations de dirigeants politiques, réveillant les vieilles et inquiétantes rengaines de tous les poujadismes. L'anti-intellectualisme de l'aveuglement, comme si le réel, ou ce qu'on prétend tel, se limitait aux seules apparences. La novlangue médiatico-politique ne voit / pense pas plus loin, quand elle ne sert pas d'outil de camouflage ; et pour ces voyous distingués, les termes « catastrophe », « crise », ou « terrorisme », parmi d'autres, ne signifient plus rien, réduits à un cache-misère (symbolique de l'absence de pensée) : « épouvantails abhorrant toute réflexion, comme l'inépuisable "terrorisme" qui, de par sa simple énonciation, entend éluder toute tentative d'analyse » (Aurélien Barrau, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*). Mais la haine des explications, le refus de l'analyse et de la pensée sont dans l'air du temps. Au Japon, le ministère de l'Éducation nationale a demandé aux universités du pays de privilégier les sciences et techniques, et de

reconvertir les départements de sciences humaines « afin qu'ils correspondent mieux aux besoins de la société » ; le processus de démolition, ou en tout cas rognage des humanités, est bien amorcé, au bénéfice des seules priorités économiques, « nos désastres utilitaires » (Bataille). En France, Christine Lagarde avait lancé : « Assez pensé maintenant, retrouvons nos manches. » C'est là que pointe son museau le petit fascisme à visage humain.

Heureusement, contre cette engeance et tant de *misère symbolique*, usant des armes, multiples, du symbolique (aussi important que le réel et l'imaginaire), des penseurs sont toujours là, « contre », pour ranimer à la fois le « Non » et « l'immense Oui » (Hugo) – car « ni oui, ni non, le langage est seulement une machine à fabriquer du doute » (Camus) : contre la bêtise, la domination, le pouvoir, l'exploitation et la domestication des êtres, le sacrifice de la pensée à l'utilité, pour la liberté, la vie, contre la colonisation de nos espaces intérieurs (esprit et sensibilité), l'automatisation et marchandisation de tout, le délire techno-nihiliste, les multiples désastres d'un monde en plein effondrement, voir le négatif en face, quitte à se tenir face à « la fin du monde, en avançant » – tel est bien ce courage de la pensée visant à (re) donner des raisons de vivre. Et dans notre *joyeuse Apocalypse*, il y a toujours de ces penseurs pour ne pas renier ni galvauder ce que Paul Valéry nommait « la valeur esprit » qui, comme le désir, demeure de l'ordre de l'incalculable, échappe aux algorithmes. Loin des Grandes-Têtes-Molles intello-médiatiques affichant leur vanité, achalandée pour dire des bêtises, selon une intelligence acrobatique, mais sans esprit. Ces dernières décennies, plutôt que de *vivre et penser comme des porcs* (Gilles Châtelet), ils sont encore nombreux à résister et lutter contre le système dominant, liberticide et crétinisant, le plus

souvent à l'écart des pollutions du cirque médiatique : Cornelius Castoriadis, Claude Lefort, Jacques Ellul, André Gorz, Ivan Illich, Christopher Lasch, Félix Guattari, Gilles Deleuze, Edward Saïd, Guy Hocquenghem, Gilles Lipovetsky, Paul Virilio, Philippe Muray, Gilles Châtelet, Michel Clouscard, Simon Leys, Jaime Semprun, René Riesel, Jean-Marc Mandosio, Régis Debray, David Graeber, Naomi Klein, Shoshana Zuboff, Georges Sebbag, Bernard Stiegler, Barbara Stiegler, Bruno Latour, Philippe Descola, Marc Augé, Jean-Claude Michéa, Annie Le Brun, Frédéric Lordon, Isabelle Stengers, Barbara Cassin, Paul Jorion, Jean-Marc Lévy-Leblond, Aurélien Barrau, etc.

Alors, qu'en est-il de la plume des « intellectuels » ? Toujours légère, chatouilleuse ou piquante... même si plus personne n'en tient pour écrire. En son temps, Sartre la confondit avec l'épée, de même qu'il confondit les mots et les choses, mais il en était bien conscient, pensant contre lui-même, fuyant le chancre du pouvoir, autant que le confort des élites, mais « né de l'écriture ». Alors, une fois admise l'impuissance de la culture et des mots, mais aussi leur nécessité, on se souvient de la dernière phrase des *Mots* : « Que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. » Et même si Sartre fut plus « intellectuel » que « poète », sans doute qu'à l'aune de cette reconnaissance de l'unité des hommes et du partage par tous de la même *condition humaine*, et à celle de la poésie, nos « intellectuels » devraient davantage faire rimer « connaître » et « aimer ». L'émotion comme connaissance : « Aimer avec l'esprit et comprendre avec le sentiment » (Stanislas Rodanski), au-delà de la forme, du langage – car, comme disait Tchouang-tseu, il faut oublier les mots pour

parler, capter le sens. C'est d'un tel sentiment poétique du monde, qui n'a pas de prix, et d'*habiter poétiquement sur cette terre* que nous devrions davantage nous soucier, à l'heure où ce monde et tous ceux qui l'habitent inséparablement, humains et non-humains, sont tellement exploités, détruits et menacés dans leur survie même. Ne séparant pas la vie et la pensée, la pensée et l'amour, Hölderlin, dans son poème « Socrate et Alcibiade » : « Celui qui a les pensées les plus profondes aimera ce qui est le plus vivant. »

PS : Et que l'on ne vienne pas encore me rabattre les oreilles avec mon « abus des citations » ; Borges, immense citateur (comme tant d'autres écrivains et poètes), pour qui parler, écrire, tient inévitablement de la tautologie, tenait le langage comme « un ensemble de citations » et déclarait : « Que d'autres se targuent des pages qu'ils ont écrites ; moi je suis fier de celles que j'ai lues. »